

La cueillette

Par Pierre Laporte

Paul se réveilla d'un coup, en sueur, le cœur battant à tout rompre. Dans le dortoir, rien ne bougeait, ses camarades dormaient à poings fermés. Mentalement, il ordonna à son comlink de lui donner l'heure. Le micro ordinateur, greffé à la base de son cou lui répondit cinq heures trente six par un affichage entoptique. Le sergent réveillerait donc tout le monde dans moins d'une demi heure. Paul décida de ne pas chercher à se rendormir. Il se dit que son cœur ne le lui permettrait pas.

Allongé dans le noir, il tenta de se remémorer le rêve qui l'avait mis dans cet état. Il lui semblait se souvenir d'être un étudiant, venu visiter Rajo, et être tombé en émoi devant une performance de danse évolutive. Une petite femme, mince et souple évoluait au rythme d'une musique qui évoluait elle même aux pas de la danseuse. Ces deux éléments se répondaient sans cesse et du chaos naissait une harmonie qui avait ému Paul aux larmes.

Depuis qu'il avait trouvé ce travail d'agent de sûreté municipal, il n'avait guère le temps de penser à son arrivée en ville. Étudiant ingénieur sans le sou, rêvant de travailler sur l'ascenseur au cœur de la ville et occupant son temps libre à admirer les œuvres vivantes à tous les coins de rues. Mais ce rêve avait la saveur du souvenir. Paul avait le sentiment d'avoir ressenti ces émotions, il y a longtemps, dans une autre vie. Et d'y avoir rencontré cette femme.

La lumière blanche et crue du dortoir s'alluma brutalement et le son tonitruant d'un clairon se fit entendre. Paul sortit de ses pensées et de son lit pour aller prendre une douche, se disant qu'elle l'aiderait à se réveiller. La voix sèche du sergent rugit des haut-parleurs "Briefing dans trois quart d'heure, les retardataires seront de corvée ce soir !" Comme tous les matins, Paul se demanda pourquoi le sergent continuait de faire les annonces lui-même plutôt que de les enregistrer, il disait toujours la même chose.

Rafrâichi, en uniforme et au garde-à-vous, Paul regardait l'écran de la salle de briefing. Le plan du quartier Trois-Huit y était projeté, la ville était un disque, séparée par huit avenues venants de l'ascenseur au centre, coupée par des boulevards en anneau concentrique. Les quartiers étaient identifiés en fonction de ces repères. Troisième secteur, huitième anneau. On commençait à être loin du centre dans des quartiers peu fréquentables. Le sergent se tenait derrière un pupitre déporté par rapport à l'écran. Dans son uniforme blanc, avec sa fixité toute militaire, il ressemblait à une statue d'albatre.

"On a un improductif imprudent sur les bras, les enfants." entonna le sergent de sa voix grave. "Le comlink d'un résident à été repéré par les systèmes de surveillance tandis qu'il passait la nuit à aller

d'œuvre en œuvre. Comme il ne l'a pas coupé, on a pu le suivre jusqu'à un squat dans le Trois-Huit. D'après nos bases de données, il est arrivé à Rajo il y a neuf mois et n'est plus inscrit comme étudiant, actif ou demandeur d'emploi depuis six mois. C'est donc une simple opération de cueillette."

Paul sourit, cueillette était un euphémisme pour dire qu'on allait envoyer un fainéant de plus en camp de redressement pour en faire un citoyen actif de Rajo. La plus grande ville du monde ne pouvait pas se permettre d'avoir des improductifs en son sein. Ça serait une porte ouverte à la délinquance et au trafic en tout genre, tout le monde en souffrirait. C'était donc une mission majeure pour les forces de sûreté. Le sergent l'assigna à la mission, il en fut ravi, ce serait sa première.

Alors qu'il prenait son matériel avec le reste de l'équipe, Paul se surprit à repenser à la danseuse. Il la revoyait danser, sautant et virevoltant avec souplesse dans une ample robe rouge. On aurait dit qu'elle dansait sur un feu que la musique, réagissant à ses pirouettes, rendait vivant. L'impression de réel de l'image était encore plus forte qu'à son réveil mais impossible de se souvenir quand cela avait pu avoir lieu. Peut-être après le moment où il eut terminé ses études et avant celui où il s'était fait recruter pour un stage par Faraday.

Faraday était un énorme conglomerat qui administrait la ville, l'ascenseur orbital en son centre et tout ce qui gravitait autour. Son contrôle du seul ascenseur sur terre s'accompagnait également d'un monopole sur toutes les ressources exploitées dans le reste du système solaire. En s'installant à Rajo, votre employeur avait une chance sur deux d'être Faraday ou une entreprise satellite du géant. Elle contrôlait toute l'infrastructure, les transports, l'énergie, l'information et la sûreté municipale.

Le van transportant l'équipe de Paul approchait de la dernière position connue de leur cible. Le quartier Trois-Huit était un quartier limitrophe des gratte-ciel qui occupaient les sept anneaux précédents. Ces quartiers attiraient souvent les populations les plus démunies car très délabrés et donc peu onéreux. C'était la conséquence des travaux visant à transformer les vieux immeubles qui s'y trouvaient en tours, faisant progresser les anneaux gratte-ciel.

En tournant au coin de la rue où se trouvait leur destination, Paul vit l'immeuble où ils se rendaient et fut choqué. Il avait vécu dans ce petit immeuble de huit étages, dans ce vieux bâtiment délabré qui ne recevait de soleil que lorsque ce dernier passait timidement la muraille de verre qui lui faisait barrage. Des souvenirs de nuits sur des matelas sales, de soupes dans lesquels on mettait ce qu'on trouvait et d'occasionnelles et luxueuses douches froides lui revinrent brutalement.

Il chassa les fantômes de ses jours les plus sombres pour revenir à la tâche en cours. L'équipe de cinq agents commença à inspecter chaque appartement. Quelques rares résidents s'y trouvaient. Terrorisés, ils coopéraient systématiquement pour prouver qu'ils n'étaient pas encore en infraction.

Finalement, dans une chambre au dernier étage, il trouvèrent ce qu'ils étaient venu chercher. Un trentenaire, maigre, mal rasé, une chemise qui avait dû être blanche à un moment de son histoire. Paul et deux de ses camarades s'approchèrent, arme de poing sortie, pointée sur l'homme à genoux, lui légèrement en retrait, une sensation de malaise le saisissant. Deux autres restèrent en arrière pour surveiller l'entrée. Alors que le chef d'équipe s'approchait de l'homme pour le menotter, Paul se vit à sa place, à genoux, terrorisé, se demandant ce qui allait lui arriver.

En un instant, en deux gestes d'une précision martiale, Paul abattit ses deux collègues d'une balle dans la tête. Il se retourna aussitôt et accueillit les deux hommes restés à la porte avec la même précision létale. Après un moment de flottement qui parut comme une éternité, Paul se décrispa. Il se rua vers le corps inerte d'un de ses anciens camarades. Il constata que la lumière rouge du transpondeur de son gilet pare-balles clignotait, leurs morts avaient déjà été signalées. Il coupa aussitôt son comlink, tant qu'il serait actif on pourrait le traquer. Après un rapide coup d'œil à sa montre pour évaluer le temps disponible, il alla près de l'homme, toujours à genoux, le regard vide comme s'il contemplait une réalité qui n'appartenait qu'à lui. Accroupi devant lui, Paul lui prit l'épaule "Monsieur, tout va bien. Ils ne pourront plus vous emmener. Est-ce que vous avez un endroit où vous pouvez aller vous cacher ?

– Je connais quelqu'un qui pourrait m'aider, je crois."

La réponse était hésitante, la voix manquait d'assurance, au moins son regard était revenu dans le réel. L'homme devant Paul était visiblement terrifié, qui ne le serait pas, fugitif dans une ville comme Rajo.

Si une entreprise s'installait à Rajo, elle signerait un bail Faraday, s'alimenterait en électricité Faraday, aurait une connexion à internet Faraday, ses employés boiraient de l'eau distribuée par Faraday. Si l'un d'eux avait un accident, on l'enverrait dans un hôpital Faraday où il ne serait pris en charge qu'en fonction de sa valeur pour la société selon les critères de Faraday. Quand l'entreprise fut retenue pour la création de l'ascenseur orbital et qu'elle installa ses employés autour du chantier, elle mit en place toute l'infrastructure lui permettant de garder un contrôle permanent sur tous ceux qui s'installaient dans cette ville. Il était difficile, voire impossible, d'y vivre sans être épié.

"Comment vous appelez-vous ? demanda Paul.

– Christian, répondit l'homme en se relevant.

– Et où peut-on trouver cette personne qui peut vous aider ?

– Dans le quatre-dix. Mais comment peut-on y aller ? Les forces de sûreté vont nous attendre à la sortie de l'immeuble.

– On a encore une dizaine de minutes avant que les deux mecs dehors reçoivent des renforts."

Paul rechargea son pistolet et guida Christian à travers l'immeuble. Une fois dans le corridor exigü de l'entrée, Paul entrouvrit la porte pour regarder si les deux hommes laissés près du van pour le surveiller le temps de l'opération s'y trouvaient encore. Il les vit tous les deux, armes au poing,

tournés vers la porte de l'immeuble, dans une posture d'attente. Paul referma la porte et se dirigea vers celle d'un appartement du rez-de-chaussé. Il y entra, ne laissant pas l'opportunité aux occupants de protester contre cette intrusion. Il se glissa dehors par la fenêtre, demandant à Christian de l'attendre, les hommes au dehors trop concentrés pour le remarquer. Il passa discrètement derrière eux et les abattit avec la même précision froide que ceux de l'appartement. Le temps que Christian le rejoigne, Paul arracha du Van le matériel de communication pour ne pas être tracé. Une fois que ce fut chose faite, les hommes s'élancèrent, Paul au volant, avant que les renforts de la sûreté n'arrivent.

Après le deuxième virage et un long soupir de soulagement, Christian se tourna vers Paul et demanda. "Pourquoi vous m'avez sauvé? Vous vous êtes mis en danger en faisant ça.

– Parce-que j'ai l'impression d'avoir été à votre place.

– L'impression ? Sans vouloir faire l'ingrat, ça me paraît un peu léger pour commencer à tuer vos anciens collègues." Le ton de Christian crispa Paul. Il y avait une pointe de mépris et il avait du mal à admettre que ce petit homme, qu'il venait de sauver, puisse lui reprocher de ne pas être sûr des raisons qui l'avaient poussé à cet acte irrémédiable. Il avait cependant raison, tous ses souvenirs d'avant son passage dans un camp de redressement étaient vagues et il avait du mal à faire le tri dans ceux qui surgissaient.

Après plusieurs minutes de silence, Paul demanda "Et vous, qu'est-ce qui vous a pris d'allumer votre comlink comme ça ? Vous deviez savoir qu'on vous tracerait jusqu'à votre squat.

– J'étais en communication avec l'amie que nous rejoignons. Elle m'avait assuré que la transmission ne pouvait pas être tracée. Elle a dû se tromper.

– Visiblement.

Le reste du trajet fut silencieux en dehors des directions données par Christian. Dans ces quartiers, la ville était chaotique. Les rues serpentaient au milieu d'un patchwork de bâtiments sans ressemblance les uns avec les autres. Des maisons de deux niveaux côtoyaient des immeubles de neuf étages, une taille timide par rapport au centre de la cité. Les habitants de ces quartiers étaient modestes, les travailleurs invisibles de Rajo, éboueurs, agents d'entretiens, serveurs à temps partiel... Tous ceux dont les revenus ne permettaient même pas de louer une chambre dans les premiers niveaux des tours mais qui gagnaient suffisamment pour ne pas se trouver dans les squats. Des économies parallèles s'y étaient développées, drogue, armes, prostitution, amenant de forts taux de délinquance, mais les forces de sûreté s'y rendaient peu, les habitants n'étant pas considérés comme prioritaire par Faraday.

Lorsque Christian annonça qu'ils étaient arrivés, ils se trouvaient devant une petite maison de plain-pied, luxueuse selon les standards locaux puisque entourée d'un petit jardin. Le propriétaire des lieux essayait visiblement d'y faire pousser des arbres mais ils étaient encore bien maigres. Paul suivit Christian jusqu'au porche. Quelques secondes après que ce dernier eut sonné, une femme ouvrit la porte. Ce fut comme un coup de poing dans l'estomac pour Paul qui la reconnut immédiatement.

C'était la femme de son rêve. Il la revoyait danser sous le soleil d'été, dans cette robe rouge qui virevoltait avec ses mouvements. Il réalisa qu'il s'était perdu dans sa rêverie quand il entendit Christian répéter son nom. "...Paul ! Je te présente Adastré, c'est elle dont je te parlais.

– Enchanté de faire votre connaissance, dit Paul, raide.

– De même. Mettez vite votre van derrière la maison avant qu'il n'attire plus l'attention. Nous ferons connaissance après." Sa voix était froide, Paul rumina sa déception tandis qu'il mettait leur véhicule à l'abri des regards.

Adastré les accueillit dans un petit salon aux fauteuils usés et leur servit des bières bienvenues. Elle écouta attentivement Christian raconter l'histoire de sa rencontre avec les forces de sûreté. Quand il eut fini, elle félicita Paul pour ce qu'elle décrivit comme un acte héroïque et l'invita à se reposer pendant qu'elle appelait ses contacts pour les faire sortir de la ville. Paul eut un pincement au cœur quand il vit Christian partir avec elle vers la pièce voisine mais la fatigue qui déferlait sur lui vint le soulager de sa jalousie. Il eut le sommeil agité de ces rêves confus où l'on se sent à l'étroit. Il y voyait Adastré, l'entraînant, dansant, vers une destination inconnue. Il s'y voyait les mains couvertes de sang. Il y voyait Christian pieds et poings liés. Il s'y voyait attaché, drogué, des images forcées dans son cerveau. Il se réveilla en sursaut avec la certitude qu'Adastré avait trahi Christian.

Il se leva d'un bond. Un raz-de-marée de souvenirs déferla sur lui d'un coup. Sa rencontre avec la danseuse qui l'avait mis en transe, Adastré. Cette même danseuse qui l'aida à se cacher des autorités, jusqu'au jour où elles le retrouvèrent, dans cet immeuble gris, et l'emportèrent dans un camp. Paul souffla pour ne pas se laisser emporter par la douleur que tout cela lui inspirait et regarda par la fenêtre. Une fourgonnette blanche était stationnée devant la maison. Le conducteur était en uniforme de la sûreté, trahissant qu'il s'agissait d'un véhicule banalisé. Avant qu'il n'eut le temps de réfléchir à un plan d'action il entendit des voix provenir de la porte qu'avait emprunté Adastré. "Vous êtes sûr qu'il dort ? J'ai eu assez de mauvaises surprises comme ça aujourd'hui. C'était la voix du sergent.

– La dose que j'ai mise dans les bières devrait avoir largement suffi oui, répondit la voix d'Adastré."

D'un bond Paul traversa la pièce, et se plaqua contre le mur, près de la porte afin de ne pas être vu si elle venait à s'ouvrir. La voix du sergent reprit, plus proche de la porte "Par contre, je ne paye pas pour celui-là. Et il va falloir m'en trouver d'autres pour compenser les pertes qu'il a provoquées.

– Bien sûr." La voix d'Adastré n'était plus assurée et ressemblait plus au murmure d'un enfant résigné à la tâche.

Ils passèrent la porte sans remarquer Paul qui, avant qu'ils n'aient le temps de réagir à son absence, était derrière eux, son pistolet collé contre la nuque du sergent. "Donnez moi une seule bonne raison de ne pas appuyer sur la gâchette." Le sergent resta d'un calme olympien tandis qu'Adastré eut un mouvement de recul en voyant ce qui était en train de se produire. "Qu'est-ce que tu crois faire ? demanda le sergent sans trahir la moindre émotion.

– Je suis en train de me venger je suppose.”

A peine sa phrase terminée, une détonation se fit entendre. Paul déglutit. En se retournant il vit le conducteur de la fourgonnette, l’arme encore fumante au poing. Il s’écroula. Alors que sa vue se troublait et que la douleur lui envahissait les entrailles, il laissa son esprit voguer vers cette silhouette rouge, en train de danser dans un décor froid qui les écrasait de tout son poids. Il ferma les yeux une dernière fois.